

sûr que l'étude approfondie de la religion avait confirmé, et si la multiplicité de bonnes œuvres qui remplissaient sa vie, lui laissait, de loin en loin, quelques instants, la peinture et la poésie les occupaient tout entiers. C'était encore, du reste, une sorte de prolongation de ses bonnes œuvres, car elle destinait ses tableaux aux ventes de charité ou aux missions lointaines, de même que ses œuvres littéraires avaient toujours pour objet l'édification des Sociétés pieuses qu'elle présidait ou la confirmation de la foi dans le cœur de ses nombreux neveux. »

Du reste, son âme et son cœur sont peints tout entiers dans ces quelques vers qu'elle écrivit un jour, sur un livre de l'une de ses sœurs enlevée, comme elle par une mort prématurée, et qui s'appliquent si bien à elle :

O toi qui rédigeas ce livre,
Pourquoi dors-tu froide aujourd'hui?
Jeune poulant, tu devrais vivre
Et Dieu t'a rappelée à lui.
Ne la cherchez pas dans la tombe,
L'amour divin rend immortel ;
Elle fut la feuille qui tombe
Et que le vent emporte au ciel,
Parmi les célestes phalanges
Ton cœur, trop pur pour ici-bas
De Jésus chante les louanges.
Vous, ses amis, ne pleurez pas.
Doit-on pleurer sur les anges?

Le volume dont nous sommes heureux de rendre compte, se compose d'œuvres poétiques de divers genres, d'un drame religieux (*Saint -François Xavier*); d'une pastorale (*Sainte Germaine Cousin*) et de plusieurs autres pièces de vers de moins longue haleine et qu'on ne peut lire non plus, sans émotion.

C'est dans nos grands classiques, surtout, que M^{lle} Richard-Meyns a tenu à s'inspirer pour écrire son drame religieux. Le début de cette pièce rappelle beaucoup le commencement *A'Esther* qui est d'une si noble facture. Si l'espace ne me manquait pas, ce serait un plaisir pour moi de parler avec détails de cette belle composition dans laquelle le sentiment religieux du grand apôtre des Indes s'exhale avec une si imposante dignité et dans un langage que n'eussent pas dédaigné les poètes du siècle de Louis XIV. Qu'on lise surtout la profession de foi de saint François Xavier devant un prince musulman de l'Orient ; à quelle hauteur ne s'élève-t-il pas dans cette majestueuse déclaration résumant toutes les croyances des chrétiens. Ce drame, malgré la volonté de son auteur, est arrivé un joi', en manuscrit, jusqu'à Beyruth, dans les mains des Pères Jésuites qui oubliant que le pouvoir, en France, a crocheté leurs portes et les a jetés sur le pavé des rues, et ne songeant qu'à la mère-patrie ont fondé à Beyruth, un splendide collège uniquement destiné à maintenir et à étendre en Orient l'influence de la France si gravement compromise par l'inepte politique de nos gouvernants. Les Pères Jésuites, si justes appréciateurs du mérite des œuvres littéraires se sont empressés de faire jouer ce di unie sur le théâtre de leur maison, et le applaudissements no lui ont manqué là ni partout ailleurs où il a été porté sur la scène.

Dans la pastorale (*Sainte Germaine Cousin*) se rencontrent les mêmes senti-